

Jacqueline Comeault

L'autre

L'élan d'écrire sur l'autre m'est venu lors d'une session de travail corporel. Dès le début de cette séance, j'ai ressenti quelque chose de particulier, d'un peu surprenant : une distance avec la personne qui était présente à moi, une personne que je connais pourtant depuis de nombreuses années. Le mot distance décrit très mal le ressenti; je dirais plutôt un espace de questionnement. J'ai été étonnée de penser mais qui est réellement cette personne? Elle était devenue tout à coup une « inconnue », ou peut-être une occasion de faire le chemin de la connaissance autrement.

Autour de cette expérience qui m'est restée présente, j'ai erré dans toutes sortes de réflexions. Je me suis demandé plus particulièrement d'où me venait cet effet de recul? Je crois, en y repensant, avoir ressenti cette impression lors de mes premières expériences en non verbal. En effet, à ce moment, j'avais eu cette surprise d'assister à cette vie qui émergeait en moi, qui pouvait me prendre par surprise, qui pouvait me paraître étrangère, qui semblait animée par son propre mouvement. J'ai été confrontée à la rencontre de cet « autre » en moi, quelqu'un que je ne reconnais pas toujours, qui peut m'effrayer, qui me donne parfois l'impression de ne pas me ressembler, d'être un « autre ».

Ce premier « autre » que j'ai rencontré m'a révélé le décalage entre la perception que j'avais de moi-même et, conséquemment, la distorsion dans la perception que j'avais des autres. Une distorsion qui repose sur un système bien organisé pour protéger un équilibre nécessaire à mon fonctionnement, à mon intégrité.

Le travail non verbal peut m'amener à ce « regard » qui observe autrement, qui crée une brèche dans mon monde intérieur façonné d'adhésions et d'allégeances aveugles. Mais aussi une brèche qui ouvre un portail possible vers un rapport à moi moins apeuré, moins coupable, même si plus inconnu, ébranlant mon autodéfinition.

Cet autre-moi qui s'invite par lui-même, sans possibilité que je sache à quoi m'attendre, m'amène à faire le constat que ma perception de moi-même est partielle.

C'est une étape importante, peut-être un prérequis avant que les gens qui m'entourent débarquent dans cette brèche, un portique qui me permet de savoir qu'ils sont là sans nécessairement être prête à les rencontrer. Mais ils sont là, des inconnus en mesure de me surprendre comme je me suis moi-même surprise en involontaire. Ça leur confère une certaine crédibilité. Eux aussi vont largement contribuer à me révéler que ma perception de moi-même n'est pas seulement partielle : elle est souvent biaisée. Ma réalité en prend un coup dans ses certitudes. Elle est ébranlée, dérigidifiée, offre plus d'espace, mais me dérobe de la sécurité de la vérité. Je suis acculée à apprendre, moi qui comptais tellement sur « savoir ».

Je me suis prise à imaginer le temps où l'on croyait vivre sur une terre plate, savoir que l'on ne doit pas s'aventurer trop loin, tenter d'évoluer dans un espace restreint mais sécuritaire. Quel choc d'apprendre qu'elle est peut-être ronde, offrant une multitude de parcours possible, plein d'ouvertures envisageables, mais aussi de dangers. S'ouvrir à la possibilité que ce que je crois être complet, véridique, soit finalement très partiel, très subjectif.

Pas étonnant que ces changements de paradigme se fassent lentement! C'est l'ébranlement de la rencontre avec le non-su, la perte de la vérité sécurisante. Cette position de recevoir comme moi ce à quoi les autres m'éveillent a pris assise dans cette rencontre de cet autre-moi en moi et a ouvert la place aux autres en moi. J'imagine que cette expérience particulière m'ouvre aussi à la possibilité que les autres ne soient pas non plus ceux que je crois, ceux que j'ai fabriqués en moi selon ma capacité d'ouverture à moi-même, selon mes besoins ou mes insupportables.

Ils contribuent à me révéler à moi-même mais aussi se révèlent à moi dans ma capacité de m'ouvrir, de rencontrer et de recevoir qui je suis. Un côté à côté qui peut devenir un face à face.

Même si j'aimerais y croire, ce n'est pas facile de faire une place réelle à un autre. J'aimerais bien me percevoir fondée, légitime et non-discriminante dans ma perception de l'autre. Pourtant, tout ce que je vis comme irrecevable, ce que je discrimine de moi, teinte ma perception de

l'autre. Alors, comment penser que je puisse connaître l'autre si je le fabrique dans la connivence d'échapper à mes insupportables?

Cela me ramène à comment j'ai vécu la situation lors de la pandémie de COVID-19. Nous naviguions en radeau sur une mer d'incertitude en pleine tempête. Au fur et à mesure de la multiplication des vaccins qu'on nous suggérait de prendre, j'ai graduellement senti ma réticence face au vaccin, et mon envie face à ceux qui l'avaient refusé et qui finalement traversaient la situation sains et saufs. Dans un premier temps j'étais plutôt dans une incompréhension face à ceux que je percevais comme « irraisonnables », puis une colère, les jugeant comme ne faisant pas leur part. Sans renier ces premières réactions, soit l'importance de l'immunité collective et l'irritation face à certains avec qui il était difficile d'avoir un dialogue, j'ai dû reconnaître que ma peur du virus, la crainte d'être ostracisée et le désir de maintenir un lien le plus proche possible avec ma famille avaient joué dans ma décision. Ça m'a permis de comprendre comment les gens qui avaient pris la décision de ne pas prendre le vaccin avaient eux aussi besoin d'être confortés dans leur choix comme j'avais besoin moi-même de l'être. Cet « autre-refusant » était aussi en moi. Le non-vacciné devenait alors de plus en plus un « autre réel » et moins le résultat d'une fabrication de mon refus de moi.

Le processus n'est pas qu'un simple raisonnement. C'est de loin beaucoup plus impliquant. Je ne veux pas toujours de cet autre que je découvre en moi. Il est menaçant et risque de m'ébranler. Heureusement que mon corps est une institution qui fera tout pour me protéger de trop d'ébranlement. Une institution qui peut me rendre sourde, biaiser ma vision, altérer mon jugement; l'arsenal pour que l'intégrité soit maintenue, mais aussi pour me donner le temps de m'apprivoiser.

C'est donc un processus lent d'aller-retour avec des moments de certitude d'avoir la vérité suivis de moments de doutes, d'incompréhensions, de colère par rapport à tout ce qui menace mon univers, ma sécurité si chèrement acquise au prix de larges pans de mon être. Ce sont des constants allers-retours entre d'une part, ce désir d'être qui tente de se frayer un chemin qui peut être nourrissant par les sens et les compréhensions qu'il fait apparaître, et d'autre part, la frayeur de perdre la sécurité de la vérité, l'institution de mes croyances. Je me sens souvent tiraillée entre l'attrait d'une vérité-institution et celle d'une «

curiosité-recherche-d'être ». Je réalise que je ne peux m'installer dans aucun des pôles. Le lieu pour me déposer face à ce tiraillement constant est la place que je peux faire à l'inévitable ambivalence qui accompagne mes questionnements.

Je n'élaborerai pas ici sur l'inévitable complexité des institutions humaines, mais mon questionnement me conduit inévitablement à penser à celles-ci avec respect et parfois avec effroi.

Elles méritent toute notre colère en raison de leurs contraintes qui chevillent l'être, mais aussi notre respect dans ce qu'elles permettent comme survie. Tout mouvement, soit-il d'ouverture ou de fermeture, s'incarne dans un corps-institution; un mouvement qui progresse dans la précarité du devenir, tiraillé entre être et institution.

Ce questionnement m'amène à notre recherche ontologique, qui s'incarne elle aussi inévitablement dans un corps-institution. Avec le départ d'Aimé et d'autres aînés, il semble que notre mouvement de groupe se retrouve dans un équilibre délicat à maintenir entre d'une part, la fidélité à nos assises, à notre position et, d'autre part, l'importance de ne pas arrêter le mouvement qui caractérise notre recherche; une recherche qui chemine dans cet équilibre fragile et ambivalent entre l'ébranlement de l'ouverture à soi et l'attrait d'une institution-vérité.

Et il semble que nous n'ayons pas le choix de poursuivre notre recherche comme on la poursuit dans nos corps : avec ses coupures, ses silences, ses ambivalences, ses polarisations, mais aussi ses sens et ses compréhensions.

À l'image de nos cheminements personnels, ces « passages à l'aveugle » sont souvent des moments charnières, plein de questionnements, de luttes intérieures, de flottements, d'impressions de perte de sens. Mais ce sont aussi des moments privilégiés de recherches et de nouvelles

compréhensions. Et comme dans nos rapports, lorsque la rencontre est source de conflit révélant la subjectivité de chacun, notre recherche n'échappe pas à cette réalité humaine. Comment prendre tout le temps nécessaire de cette impasse inévitable, afin que les objections, les prises de position différentes aient une place valable et enrichissante dans notre processus de recherche? Je l'ignore. Mais il semble que le respect et le temps pris pour ce qui est divergent importe. L'escamoter peut nous priver. Il est souvent tentant de prendre des raccourcis dans une situation de divergence, le plus connu étant la rupture. Mais il y a aussi l'élan de faire des compromis, de « passer par-dessus », ce qui prive les interlocuteurs de tout le sens que pourraient révéler les divergences. Tant qu'il y a controverse, il y a un autre, peut-être un autre-connivence d'abord, mais un autre tout de même. Ce n'est pas l'assimilation ou l'élimination. Il y a encore de l'espoir.

Il me semble que nous sommes présentement dans des enjeux importants dans notre recherche. Comment aborder ce passage?

Le colloque est un lieu tout désigné pour un partage d'expériences et de réflexions, mais qui comprend certaines limites. Il peut difficilement être le même genre de lieu de rencontre que sont plusieurs petits groupes avec ou sans tiers d'office, qui fonctionnent depuis plusieurs années. Ce que ces petits groupes ont de particulier, qui peut difficilement exister dans une rencontre comme les colloques, c'est la fréquence des rencontres et le temps pris pour explorer les rapports avec leurs lots de confrontations, de distances, de rapprochements et d'appropriations des subjectivités de chacun, essentiels à l'expérience d'interdépendance. Ces petits groupes tentent d'alimenter la recherche sans perdre de vue la position qui la sous-tend.

Mais un des facteurs cruciaux à prendre en considération est le fait que nous traversons présentement une étape inconnue de notre recherche. Nous sommes maintenant sans tiers officiel vers qui nous tourner lorsqu'il y a impasse. Nous sommes acculés à apprivoiser ces espaces

entre nous, à défricher cette nouvelle route. Est-ce que l'héritage de la position nous tracera un chemin? Peut-être aurons-nous à constater qu'il y a des chemins non-ouverts ou non-ouvrables dans le cheminement humain; que là se trouve la limite du corps-institution.

Tant qu'on est vivant, le corps-institution permet la démarche, mais avec la limite qu'il ne se rendra jamais à l'accompli.

Ce passage inconnu a des ondes de répercussions dans nos relations, dans nos petits groupes de recherche et dans les colloques. Comment prendre le temps de sentir et d'habiter vers quoi le désir d'être tend?

Quelle est la fonction des grands groupes comme les colloques? Il me semble qu'au départ Aimé Hamann désirait un lieu où partager entre nous nos recherches respectives. Si je me fie à mon expérience, les colloques sont importants pour me mobiliser à écrire, à approfondir ce qui m'habite, à le partager en petits groupes d'écriture ou de lecture, qui sont des occasions de rencontre des subjectivités et de réflexions. Les colloques seraient-ils alors une institution qui a comme fonction de nous rassembler, de nous rencontrer; un écrin au désir d'être?